

## Chap. 1

Il n'y a pas de bonnes manières de vivre, ou de mauvaises. Toutes sont compatibles avec ce que nous sommes ou voulons être, et rien ni personne ne peut - ou ne devrait - nous empêcher de faire ce que bon nous semble de notre vie. Car qui donc vivra ce que nous vivrons si ce n'est nous-même ? Personne. Cependant, il y a parfois des rencontres qui vous bousculent tout. Elles arrivent comme un cheveux sur la soupe, ne demandent rien à personne, et pourtant vous font profondément chier tant elles foutent le bordel dans votre petit confort quotidien. Sont-elles pour autant mauvaises ? Non, certainement pas. Bien au contraire, elles sont souvent synonymes de pleins de bonnes choses. Il faut juste leur laisser une petite place, quelque part...

A la cité Pigalle, on en fait, des rencontres. Des bonnes comme des mauvaises. Celle qu'on évitait par dessus tout, c'est Madison Parks. Une fille sans histoire – ou du moins, personne ne lui en connaissait - qui ère comme un fantôme dans les rue de Paris quand vient le soir. Elle était grande, maigre, toujours habillée de noir, sa tignasse rousse flottant derrière sa silhouette. Elle ne mangeait pas de viande car elle avait ça en horreur, elle ne fumait pas, ne buvait pas, ne se droguait pas...Elle habitait au 6 de la Cité Pigalle, une petite impasse en plein Paris. Dans son immeuble, aucuns soucis, aucunes histoires, juste des gens comme vous et moi qui vivent calmement dans un bâtiment tranquille. Seule Madison ne vivait pas comme tout le monde. Son appartement, un logement de 36m<sup>2</sup>, était constamment plongé dans le noir, volets clos 24h/24, éclairé seulement de la lueur d'une bougie. Il faut dire que cette jeune demoiselle de 29 ans travaillait de nuit et passait le plus clair de sa journée à dormir. Elle mangeait peu, ne sortait jamais, et jamais personne n'entrait ni ne sortait de l'appartement. A de nombreuses reprises, les voisins s'étaient inquiétés du manque d'activité dans son logement. En effet, une jeune de son âge avait tendance à toujours inviter du monde, ou tout au plus à sortir. Ce qu'elle ne faisait pas. Après son arrivée, il y avait de cela trois ans, de nombreux voisins avaient demandé qu'on ouvre de force son appartement, histoire de voir si elle était toujours vivante. Et à chaque fois, Madison les avait reçu à coup d'injures, ne comprenant pas pourquoi on venait l'importuner. Après quoi on avait essayé de l'inviter à des fêtes entre voisins, qu'elle avait savamment refusé. Au fil du temps, on avait finis par l'oublier, et la laissait tranquille.

Il était 9h du matin, un vendredi, quand on sonna à la porte. Presque immédiatement, Madison se réveilla, enfila une chemise dix fois trop grande pour elle et se posta devant la porte. Quelques minutes plus tard, elle ouvrit. Le facteur, un jeune gosse de 20 ans à peine, lui sourit et lui tendit un colis. Elle signa le papier de livraison, attrapa le petit paquet, et ferma la porte au nez du jeune homme, qui haussa les épaules et continua sa distribution de courrier. Debout dans l'entrée, Madison fixa le carton avec un sourire étrange. Elle avait commandé il y a maintenant un bon mois, un appareil photo bon marché. Elle avait choisis un petit appareil compact, idéal à promener discrètement. Voilà longtemps déjà qu'elle attendait d'avoir quelque chose de pratique afin de capturer l'ambiance de Paris le soir. La ville changeait d'apparence à chacun de ses déplacements, et qu'elle n'était pas sa frustration de ne pouvoir figer chacun de ses nombreux visages...Impatiente, elle s'installa sur le divan, assise en tailleur, et commença à déballer le paquet. Elle sortit le petit appareil noir qu'il renfermait, et le regarda sous toutes ses coutures. Clic, clac...ses premières images vont à son appartement. Elle traficota quelques réglages, essaya pendant quelques minutes, posa l'appareil sur la table basse et écrasa de carton pour le jeter. Elle fila ensuite dans la cuisine pour se faire un café bien fort, histoire de tenir la journée. Elle n'avait pas des horaires de dingues, mais bosser de 22h à 2h et se lever à 9h pour attraper son courrier, ça avait le don de l'énerver. Elle appréciait ses moments de repos qui, pour elle, étaient souvent bien trop rares. Madison releva ses cheveux, qui tombaient en rideau devant son visage à chaque fois qu'elle baissait la tête, et attrapa la tasse de café qu'elle venait de se faire. Elle prit dans la corbeille à fruit une pomme et retourna s'installer dans son canapé. Ses journées se résumaient à grignoter, lire, dormir. Ce jour-là ne fit pas exception à la règle. Une fois installée, elle prit son livre et se mit à bouquiner, café à la main. Sur les coups de 14h, ses paupières se faisaient lourdes et voilà qu'elle sombra dans un profond

sommeil. Ces derniers temps, elle avait de plus en plus de mal à dormir. C'était comme si quelque chose la travaillait, au plus profond d'elle-même. Allez savoir quoi... Une chose est sûre, c'est qu'elle ne se réveilla que vers 20h, l'esprit alerte. Si elle ne mettait qu'une quarantaine de minutes pour aller de chez elle à son lieu de travail, il fallait également compter qu'elle devait manger, prendre un café, et surtout, se doucher. Elle se leva alors en sursaut, se rendit directement à la cuisine où elle saisit trois carottes qu'elle éplucha mais ne prit pas le temps de couper. Pendant qu'elle croquait vivement dans ses légumes, elle se prépara du café, tout juste finit quand elle avala son dernier bout de carotte. Elle le siffla calmement, avant de filer sous la douche. Elle laissa tomber sa chemise sur le sol et se précipita sous l'eau chaude, qu'elle laissa glisser délicatement sur sa peau. Elle adorait plus que tout cet instant de la journée, si calme, si relaxant... Lorsque Madison sentait l'eau ruisseler sur toutes les parcelles de son corps, toutes ses pensées s'évaporaient dans la seconde. Elle ne faisait plus que ressentir l'instant. Elle restait de longue minute à ne rien faire, la tête penchée en arrière, ses cheveux tombant dans le vide, caressant parfois son dos.

Après quelques longues minutes à laisser parler les anges, Madison se décida enfin à s'activer. Elle sortit de la salle de bain à environ 21h, juste de quoi enfiler une veste et déguerpir. Une fois dans le couloir, elle était certaine d'oublier quelque chose. Alors elle retourna à l'appartement, attrapa le petit appareil abandonné sur la table, et ressortit en vitesse. Elle descendit les escaliers quatre à quatre, comme elle le faisait toujours, poussa la lourde porte de l'immeuble et entra dans la petite impasse, toute calme qu'elle était à cette heure. Paris pourtant n'était jamais une ville sage. Le flux de personnes n'avait de cesse, du matin jusqu'au soir, parfois jusqu'à pas d'heure. Et dans le quartier Pigalle, la vie ne s'arrêtait jamais. L'impasse de la Cité Pigalle faisait cependant partie de ces petits morceaux de ville que la vie épargne. De jour comme de nuit, très peu de personnes circulaient dans la rue sans en avoir une bonne raison. Le bruit des avenues adjacentes ne parvenait pas aux immeubles de l'impasse, ce qui lui donnait un charme hors du temps. Mais dès qu'on sortait d'ici, le bruit et le monde reprenaient leurs droits, sans plus attendre. Madison traversa les foules, les routes encombrées, passant parfois dans ces rues étroites qui font fuir les touristes. La ville était lumineuse en cette douce soirée d'été. Le ciel était rempli de nuages qui de nuit reflétaient la lumière des réverbères, si bien que le plafond de Paris devenait orangé. Dans les bars, on parlait fort, on riait, on buvait, on se battait. Et Madison passait son chemin, de rues en rues, jusqu'à atteindre l'Entrepôt de la Douane Centrale, rue Jean Jouhaux. Elle poussa le lourd portail métallique et s'engouffra dans l'enceinte de la bâtisse. Il n'y avait pas un chat, tous ses « collègues » - si on pouvait les nommer ainsi, comme elle travaillait seule le soir - étaient partis. Elle entra dans le vestiaire, posa sa veste, son appareil, revêtit son bleu de travail et fila dans l'entrepôt, ses feuilles de stocks à la main. Tous les soirs, elle vérifiait les entrées et les sorties des marchandises, toutes les démarches menées en journée, que tout soit bien à sa place ou n'y soit plus. Elle y passait plusieurs heures, dans la pénombre du bâtiment, et dans un calme effrayant. Elle cochait, barrait, passait à l'étagère suivante en un rien de temps, ces gestes faisant maintenant partie intégrante de sa vie. Vers 22h30 cependant, des bruits de pas résonnèrent dans l'entrepôt. Madison s'arrêta dans la rangée 32 A, inquiète. Elle n'avait pas pour habitude d'être dérangée dans son travail, surtout vu ses horaires. Une silhouette se dessina petit à petit dans l'allée centrale, jusqu'à ce que Madison Parks reconnaisse William Beck, son patron. C'était un homme d'assez grande taille avec un léger embonpoint, un bon vivant très agréable et très apprécié. Lorsque Madison avait passé son entretien d'embauche, elle avait grandement insisté pour travailler de nuit, chose qu'en général personne ne voulait faire. Cette situation avait clairement arrangé William Beck qui, ne trouvant personne pour ce boulot, n'avait pas cherché midi à quatorze heures et l'avait embauché de ce pas. Mais depuis quelques temps, il semblait en attendre plus d'elle, ce qui mettait Madison mal à l'aise.

- Salut Madi. Comment vas-tu ?
- Ça va, enfin, ça allait jusqu'à ce que tu arrive. Tu m'as mis une de tes frousses...
- Je suis désolé, j'aurais dû t'envoyer un texto pour te prévenir.

Les relations qu'entretenaient Madison et William étaient très vite passées d'une relation

patron/salarié à celle d'ami/amie. Ils s'entendaient plutôt bien, malgré le sale caractère de Madi.

- Qu'est ce que tu fous ici à cette heure ? T'as pas une femme qui t'attend ?
- Pas ce soir non, elle est sortie avec ses copines.
- Donc tu traînes à l'entrepôt, logique.
- J'ai surtout à te parler, en fait, et comme on ne te voit qu'à la nuit noire...

On avait tenté à de nombreuses reprises d'intégrer Madison à l'ensemble de l'entreprise, en l'invitant à des soirées, des réunions dites « obligatoires », ce genre de chose. Mais comme à son habitude, elle avait gentiment décliné en trouvant des excuses à deux francs six sous. Si William ne semblait pas lui en tenir rigueur, les autres employés ne comprenaient pas pourquoi elle se trouvait dispensé de tout ce qui avait un rapport de près ou de loin avec la boîte. Car chaque message qu'on avait à lui passer ne fonctionnait que par SMS, mails, ou éventuellement en l'attendant le soir lorsqu'elle prenait son poste – comportement qui avait tendance à la mettre en rogne, elle avait plutôt l'impression de foncer dans un guet-apens plutôt que de s'attendre à recevoir une info capitale à l'entreprise -.

- Je t'écoute.

Elle regarda autour d'elle comme si elle cherchait une échappatoire.

- Je n'ai pas vraiment le choix en fait.
- Tant mieux. J'aimerais qu'on revoie un peu ton poste.
- Revoir quoi ?
- Faudrait que tu vienne plus tôt, que tu t'intègre un peu à l'équipe quoi.
- Tu m'as embauché pour ce poste...
- Ouai, peut être, mais j'avais fait ces horaires sur un coup de tête et tu es la seule personne que je connaisse à accepter cette plage de travail.
- Et alors, tant mieux non.
- Non, pas tant mieux. Tu sais comme moi que ta situation créait d'énormes conflits au sein de la boîte. Ça fait des histoires, la dernière fois j'ai même entendu qu'on nous accusait d'avoir une liaison.
- Les gens ont de la merde dans les yeux ou bien ?
- Ils ne te voient pas, et ils ne me voient pas avec toi. Je pense que même en voyant clair, on se fait difficilement un avis sur la question.
- Arrête de tourner autour du pot, tu veux ?
- J'aimerais que tu fasse du 18h-22h dorénavant.
- Et tu veux pas que je t'apporte le goûter, tant qu'on y est ?

Madison avait en horreur les gens. Le monde extérieur, en général. Personne ne savait pourquoi, mais ça plus grande hantise était de devoir approcher des gens qu'elle ne connaissait pas, autant dire tous sauf William...Et sa femme Isabelle.

- Madi, il faut que tu comprenne que ça ne colle plus comme ça. Et puis on est les seuls à bosser aussi tardivement, les grands patrons comprennent pas pourquoi je paye une employée à des heures pareilles.
- Surtout que je leur coûte plus cher...
- En effet, ça participe. De toute façon, tu n'as pas le choix, sinon tu seras licenciée.
- Carrément !
- C'est un ordre d'en haut, je peux rien faire contre.

- Même en ouvrant ta jolie petite gueule ?
- C'est fait. Ça n'a rien donné.
- Bon ben...j'ai pas le choix donc c'est réglé.
- Je suis désolé. Je te vois demain, 18h ?
- Super.

William s'éloigna. De l'autre côté du bâtiment, Madison entendit un bruit sourd, étouffé. Elle se retourna, haussa les épaules, et reprit le travail. Retentit un nouveau bruit, le grincement d'une des portes de l'entrepôt, des bruits de pas qui court, puis le silence. Intriguée, elle cessa l'inventaire et commença à arpenter l'allée 32 A. Elle rejoignit une autre artère principale et la suivit, les sens en alerte. Allée 40 B. Allée 50 A. Allée 60 A. Allée 70 C. Allée 80..Elle percevait un rayon de lumière inhabituel. Une des portes du hangars était entrouverte, suffisamment pour laisser passer une personne accroupie. Elle se baissa pour voir de l'autre côté, mais il n'y avait rien. Elle se retourna, analysa l'entrepôt, mais ne remarqua aucuns bruits, aucuns mouvements. Elle décida d'allumer les éclairages de la zone, sans grande conviction. Elle inspecta de sa place tout ce qu'elle trouvait à portée du regard. Jusqu'à ce qu'elle distingue des pieds. Elle s'avança, sur ses gardes, et remarqua une tâche opaque, sur le sol. Du sang, très probablement...Elle retint un cri d'effroi et de surprise, et s'immobilisa sur le champs. Elle tenta d'attraper le téléphone dans sa poche, mais le manqua à plusieurs reprises tant elle tremblait. Quand enfin elle le saisit de pleine main, elle composa un numéro et colla le combiné à son oreille.

- William, je crois qu'on a un problème.

## Chap. 2

William avait demandé à Madison de rester sur place, de ne surtout pas bouger, et de ne rien toucher. Lorsqu'il arriva à l'entrepôt, Madison était toujours plantée là, au milieu de l'allée, téléphone à la main. Mais si quelques minutes avant, sa voix tremblait de ne savoir quoi faire, maintenant elle s'impatiait de ne pouvoir reprendre le travail. « *Tu ne peux pas..* », lui expliqua William. Son regard était inquiet. Il avait déjà appelé la police, il n'y avait plus qu'à attendre. Madison, quand à elle, se demandait quand elle serait libérée. Ne pas travailler était un fait qu'elle pouvait comprendre, mais autant qu'elle rentre chez elle. Elle savait pertinemment qu'elle allait devoir rencontrer du monde, des flics, des enquêteurs, des médecins, tout des trucs du genre. En gros, des gens inconnus dont elle se passerait volontiers. Mais elle était prise au piège. Au moindre geste de sa part, William l'arrêterait de sa propre main. Alors elle restait là, bête et immobile, à attendre ces foutus flics qui ne se pressaient pas.

Quelques minutes - qui, immobiles comme ils l'étaient, leur parurent des lustres – passèrent et voilà que la police débarqua. On entendit les sirènes, les pas assourdissants qui traversaient le bâtiment. Les voix qui s'élevaient, des ordres qu'on donnait. En premier lieu, on aperçut un homme de grande taille, plutôt maigrichon, au cheveux courts noirs et ébouriffés. Il avait des yeux gris-bleus très perçants et portait une barbe courte. Derrière lui, une foule de gens. Une femme d'une trentaine d'année, cheveux courts blonds, et veste en cuir le suivait de près, avec un gamin de la vingtaine, noir de peau, cheveux courts et veste noire ressortent du groupe. Ils collaient au train du mec aux cheveux longs comme s'ils étaient ses ombres. Ils avançaient à la manière de prédateurs : tendus, fluides, rapides. Sûrs d'eux même. Ils regardaient William et Madison comme leur futur petit déjeuner.

- Capitaine Philippe Delacours, de la Brigade Criminelle.

Ils s'étaient approchés si vite que Madison en a des frissons. Elle n'aimait pas cette soudaine proximité, et cette main tendue vers elle. Si William prit la peine de la serrer en saluant ce type devant lui, Madison, elle n'en fit absolument rien, si ce n'est le dévisager.

- Bonjour Capitaine, William Beck, je dirige l'entreprise. Voici Madison Parks.
- Qui a trouvé le corps ?
- Madi.
- Comment ?

Il s'adressa à William, qui renvoya la question à Madison. Il n'était pas sur les lieux au moment de la découverte et n'en savait rien. Mais Madi ne semblait pas réagir à la situation. Gentiment, William lui pressa le bras pour attirer son attention. Elle le fusilla du regard, plutôt surprise d'être tirée ainsi de ses pensées. Elle lui balança un « *Quoi ?* » fusant, et William retira directement sa main.

- Le capitaine t'a posé une question.
- Qui est ?
- Comment tu as découvert le corps.
- Y a eu du bruit, je me suis approchée, j'ai vu la porte ouverte, j'ai allumé la lumière et le type était là, raide mort.

- La porte était ouverte, vous dites ?
- Oui.
- Vous ne l'avez pas fermé ?
- Non.
- Pourquoi ?

Elle aurait bien répondu « *Pour ne pas salir ta scène de crime* » mais ça aurait sûrement mis tous les soupçons sur elle. Alors elle se contenta de dire qu'elle n'agissait en général qu'une fois la zone sûre, et qu'en l'occurrence, il y avait eu meurtre, donc elle n'avait pas bougé.

- C'est un instinct plutôt honorable pour la police.
- Ha ouai ?
- Personne ne pense à analyser une situation avant d'agir.
- Si vous l'dites.
- Vous le connaissiez ?
- Non.
- Sûre qu'il ne vous dit rien ?
- Puisque je vous le dis !

Le flic se tourna vers sa collègue. « *Il a des papier sur lui Alicia ?* ». La fille se mit à fouiller dans les poches, mais rien. Elle sortit alors un kit à empreinte, se saisit de l'index du pauvre gars, le trempa dans l'encre et l'appuya sur le papier. « *J'envoie ça à Max en rentrant.* ». Philippe se tourna à nouveau vers William et Madison.

- Je n'ai rien contre vous, vous pouvez repartir.
- Comment ça se passe pour les jours à venir ? Mes gars peuvent venir travailler ?

Willi sembla s'inquiéter pour sa boîte. Comme chaque patron quand une affaire de meurtre surgit dans les locaux. C'est longs, c'est chiant, ça empêche de bosser, ça met une mauvaise image sur l'entreprise...autant dire que c'était tout sauf vendeur. Et il avait mis tellement de cœur à remettre cette entrepôt sur pied qu'il ne pouvait envisager la fermeture, même provisoire.

- L'entrepôt est grand. Vous pouvez bosser sur la moitié de votre stock, celle la plus éloignée d'ici. Mais vos gars peuvent venir, on mettra les scellés pour ne pas qu'ils s'aventurent ici.
- D'accord, merci. Bonne soirée et...Bon courage.
- A vous aussi. Par contre, restez dans le coin. Tous les deux. On a besoin de voir certains trucs, mais y a des chances qu'on vous pose de nouvelles questions. Soyez disponibles.
- Entendu.

William prit Madison par le bras et la tire vers la sortie. Philippe les regarda s'éloigner, l'air intrigué.

- T'en penses quoi ?

Alicia s'était éloigné du corps, et se trouvait maintenant à quelques centimètres de Philippe, qui lui était perdu dans ses pensées.

- J'en sais trop rien. La fille a l'air bizarre. Je sais pas trop quoi en penser...Ni quoi penser de leur relation. Et toi ?
- La fille est carrément louche. Elle réagit pas face à un mort, elle a clairement qu'une

- envie, celle de rentrer chez elle...Enfin je sais pas quoi, quand quelqu'un meurt, tu réagis.
- Ça dépend des personnes. Mais tu n'as pas tort...On en est où ?

Le jeune leva les yeux vers lui. Jusqu'à maintenant, il discutait avec le médecin légiste. Il annonça au capitaine que l'heure approximative de la mort est entre 22h30 et 22h35. Il avait été frappé pendant plusieurs minutes avant d'être achevé d'une balle dans le crâne, pile entre les deux yeux. Il s'était vidé de son sang sur le sol. La rigidité cadavérique n'avait pas eu le temps de s'installer, on les avait appelés vers 22h45. Le temps qu'ils arrivent et il était 23h, le meurtre était encore frais. Philippe ordonna le rapatriement du corps à la morgue du 36 quai des Orfèvres, et rameuta ses hommes pour leur retour au bureau.

Madison retourna au vestiaire, toujours tiré par un William Beck énervé. « *Tu aurais pu faire un petit effort, maintenant tout le monde va te suspecter.* » La suspecter de quoi ? Du meurtre ? Elle en riait intérieurement tant la situation était absurde. Elle n'avait rien à se reprocher, et avait clairement insisté sur le fait qu'elle ne voulait pas voir de flics, ni qui que ce soit d'autres. Même si c'était le protocole. Maintenant, elle savait qu'elle n'avait rien fait, basta. Elle retira son bras de l'emprise de William, le fusilla du regard et disparu dans le vestiaire. Bleu enlevé, elle mit sa veste et regarda son fourre-tout où gisait son petit appareil photo. « Pas pour cette fois mon p'tit gars. » A peine reçu, même pas utilisé. Elle détestait ne pas pouvoir tester les choses. Les mettre en situation. Mais elle n'avait sûrement pas la tête à faire des photos. Elle prit son sac, sortit de l'entrepôt et commença à déambuler dans les rues de Paris. Elle avait besoin de marcher, de prendre l'air. Mais très vite, elle se trouva prise dans une étourdissante cohue, et prit le chemin du retour.

Arrivés au 36 quai des Orfèvres, Alicia se précipita pour voir Max, leur super informaticien, afin qu'il cherche dans ses fichiers l'identité du mort. Cinq minutes après, ils avaient un nom : Bernard Snoh. Un mec sans histoire, marié, père de famille, avec un bon travail. Bref, un gars qui n'avait rien à faire dans un entrepôt un vendredi soir, et qui n'avait à première vue pas beaucoup d'ennemis.

Philippe, assis à son bureau, essayait de démêler les indices qu'ils avaient dégoté.

- En gros, on a un type sans histoire, bien dans sa vie, retrouvé mort dans un entrepôt du 10ème arrondissement. Aucun indice sur le mobile, rien...
- C'est la fille, j'en suis quasi certaine.
- Alicia, tu sais qu'on ne peut pas affirmer sans preuves. On a quoi sur elle ?
- Elle a emménagé à Paris il y a 3 ans, mais avant, rien. C'est comme si elle n'avait pas existé.

Max pianota sur son clavier à la recherche d'information sur Madison Parks, cette étrange demoiselle qui avait découvert le corps. Mais il n'y avait absolument rien. Elle n'avait pas d'histoire, puisque pas de passé, était arrivée à Pigalle il y a trois ans, n'avait jamais eu de problèmes avec ses voisins. On avait souvent eu des frayeurs la concernant comme personne ne la voyait, mais elles finissaient la plus part du temps sur de fausses peurs. On avait essayé de l'intégrer à l'immeuble, mais elle avait toujours refusé. Depuis, elle restait cloîtrée dans son appart' sans qu'on ne la dérange. Rien de plus, rien de moins. On pouvait la penser suspecte, mais en même temps, rien parmi les informations collectées ne la rendait coupable. Rien. On avait beau chercher, mis à part son étrange comportement et son inexistant passé, tout semblait dans l'ordre. Ce qui rendait Alicia Pivaut plutôt furieuse. Ce petit bout de femme était d'humeur impulsive et têtue. Elle était très bonne flic, mais son instinct avait tendance à la mener dans des impasses. Elle s'arrêtait bien trop souvent à ses premières impressions.

De l'autre côté, il y avait Victor Louvy. Ce petit jeune des cités qu'on avait jusqu'alors rejeté pour sa couleur de peau avait réussi – et plutôt bien d'ailleurs – à se faire remarquer lors de séminaire dans son lycée de l'époque. Investit, battant, il était entré dans une grande école de police et avait obtenu son diplôme haut la main. Aujourd'hui, il avait intégré l'équipe du Capitaine Delacours non sans faire de jaloux. Il était travailleur, discret, ne se laissait jamais influencer par ses sentiments. Il avait cette capacité assez rare à analyser d'abord tous les éléments pour ensuite émettre des hypothèses. Les preuves de l'enquête actuelle le réduisaient cependant au silence.

Il y avait Max Delaunay. Ce hacker de haut niveau avait été remarqué en piratant l'une des bases de données du gouvernement. Il adorait se lancer des défis de piratage, et il aurait pu le faire haut la main s'il n'avait pas été dénoncé. Grâce à cela, la police l'avait remarqué, et lui avait proposé un deal : travailler pour eux et éviter la prison. C'était un jeune très dynamique et très bavard, qui relativisait toutes les situations. Sa capacité inégalable à trouver des informations sur tout et n'importe quoi était dorénavant essentielle à la Crim'.

Et puis il y avait Philippe. Ce grand gars était charismatique et bon détective. Son instinct le trompait rarement, mais il avait pour habitude de ne pas trop s'y fier au début d'une enquête. Il était sorti major de sa promotion à l'école de police et était très reconnu dans le métier pour ses incroyables capacités d'analyse et son taux de résolution d'enquêtes. Un mec bien vu et qui savait se faire bien voir. Mais cette enquête risquait de devenir une épine dans son pied. En effet, son instinct lui disait clairement que cette gosse, Parks, était innocente. Il n'y avait aucune autre personne à suspecter, et rien pour mettre sur une quelconque piste. Il devrait retourner à l'entrepôt demain, le choix était vite fait.

Madison n'avait pas dormi de la nuit. Ou peu. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle voyait se cadavre étendu là, sous ses yeux. Elle avait cette horrible impression d'avoir déjà vu cet homme, mais rien ne vient. Elle enchaîna les cafés, suivie par les doutes qui survenaient, encore et toujours. Le temps passa à une vitesse d'escargot. L'horloge tournait encore, toujours... Tic tac tic tac. Elle n'avait envie de rien, elle savait que cette journée ne promettait rien de bon. Alors elle sortit, alla marcher dans les rues du quartier Pigalle en espérant penser à autre chose. Mais non. Son esprit semblait aliéné par la mort et rien ne pouvait l'en détourner.

C'est le cœur lourd qu'à 17h15, elle prit le chemin du travail. En plus d'affronter son esprit, elle allait devoir affronter des collègues jusqu'alors inconnus. A 17h50, une foule incroyable se pressait à l'accueil de l'entrepôt. Madison en soupirait déjà. On la regarda comme un animal inconnu, une petite proie frêle qui traversait un champs de loups. William se tenait un peu en hauteur, sur les marches qui menaient à l'étage où il y avait son bureau. Dans un coin, le capitaine Delacours se tenait de côté, de manière à ce qu'on le remarque le moins possible. William s'approcha de la foule, toussota pour attirer l'attention, et se mit à parler.

- Bonjour à tous. Je vous informe qu'une partie de l'entrepôt est condamnée jusqu'à nouvel ordre. Il faudra prévenir les clients qu'ils n'auront pas accès à leur marchandise avant un moment. Nous avons retrouvé un corps histoire soir vers 22h40 dans la partie sud du bâtiment, la police enquête donc sur ce meurtre.
- C'est au moins l'autre greluce du soir qui l'a trouvé.
- Ou alors, c'est même elle qui l'a tué !

Deux hommes, âgés d'une bonne cinquantaine d'années, barbes foisonnantes, muscles, graisses et tatouages au rendez-vous, ricanaient entre eux sur Madison, qui entendait précisément tout ce qu'ils disaient.

Le premier, un gros balaise d'1m95 et d'au moins 100kg, avait une grande moustache qui lui tombait le long de la bouche, les cheveux ras sur les deux côtés de la tête, et plus longs sur le dessus. Il mâchouillait un cure-dent et avait l'air complètement stupide derrière ses airs de grandes brutes. Il s'agissait de Julien Stewart, une grande gueule que William avait sorti de taule quelques années

auparavant.

Le deuxième était un peu plus petit, type 1m80, devait peser 90 kg, et paraissait plus ressembler à un gros nounours qu'à un gros dur. Il avait la quarantaine à tout casser, et parlait le plus souvent pour ne rien dire. Il se nommait Andrew Tellman, était assez connu chez les flics pour des faits divers, des conduites en états d'ébriétés ou des agressions verbales sous l'emprise de l'alcool ou de la drogue.

Comme la majeure partie des gens qui bossait ici, ces deux gars s'étaient vue sauver la vie par William Beck. Willi avait pris sur lui d'embaucher un maximum de « reclus de la société » afin de leur donner une nouvelle chance de s'intégrer à une vie classique. Ce qu'il avait globalement réussis à faire pour tous, sauf pour Madison.

- Julien, Andrew, elle vous entend.
- Ha parce qu'elle apparaît aux réunions maintenant ?
- Ses horaires ont été changés, elle fait du 18-22h comme vous tous. Alors merci d'être un peu sympa avec elle. Allez, tous au boulot !

Une femme, à quelques mètres de Madison, s'approcha d'elle et la salua. Ce n'était autre qu'Isabelle Beck, la femme de William. Menue, brune et chaleureuse, elle avait réussis, tout comme son mari, à dompter le caractère fougueux de Madison. Travaillant en soirée elle aussi, elle était la seule personne que Madi connaissait dans l'entreprise, ou du moins dans son groupe de travail. Elles étaient toutes deux prêtes à partir quand William vint saisir le bras de Madison. « *Pas toi Madi, le capitaine doit te parler.* » Isabelle, inquiète, la gratifia d'un geste de tête et d'un léger sourire, avant d'embrasser son mari et d'aller travailler. William conduisit Madison et Philippe Delacours à son bureau, et s'installa quand à lui dans une pièce attenante.

Philippe se tenait droit dans son siège, pensif. Il ne savait pas vraiment par où commencer, et l'air agacé de Madison le laissa perplexe. Il sortit alors une photo du cadavre et la posa sur la table. Madison la regarda, sans plus de réaction.

- Il ne vous dit toujours rien ?
- Il devrait ?
- C'est un de vos colocataires. Il vit dans votre immeuble, avec sa famille. Une femme et deux enfants.
- Je ne sors pas de chez moi, comment voulez-vous qu'il me dise quelque chose.
- Vous croisez bien des gens de temps à autres ?
- Vous m'avez demandé si je le connaissais, et je ne le connais pas.

Cette fille était agaçante. On avait l'impression qu'elle ne disait jamais tout alors qu'elle n'avait rien à dire. Mais au ton qu'elle empruntait, on sentait clairement que cet entretiens lui prenait la tête. Seulement, comme tout flic dans toute enquête, Philippe ne faisait que son boulot. Il y avait un truc chez cette fille qui piquait sa curiosité.

- Vous étiez où, avant de venir à Paris il y a trois ans ?
- Ça vous regarde ?
- Ça le pourrait, en effet.
- Ça n'a rien à voir avec cette enquête, donc non, ça ne vous regarde pas.
- Vous travaillez ici depuis longtemps ?
- Deux ans.
- Que faisiez-vous hier à 22h30 ?
- Je travaillais.
- Mais personne ne peut le prouver ?
- Non. Ou si, les caméras de surveillance.

- Bien vu, mais elles sont HS.
- Alors non.
- Autre chose à dire ?
- Non.
- Bien. Je suppose que vous pouvez y aller. Restez tout de même à disposition.

Madison ne se fit pas prier. Elle se leva aussitôt et disparut par la porte. Philippe se gratta le menton, comme pour chercher de la logique là où il n'y en avait pas. Rien ne semblait cohérent. Ni son instinct, ni les faits. C'était une première dans son rôle d'enquêteur à la criminelle. Car la seule explication logique – si tant est qu'on pouvait la nommer ainsi – consistait à ce que Madison Parks est commis le meurtre. Meurtre d'un homme qu'à première vue, elle ne connaissait pas, et qui n'avait pas l'air de lui avoir causé de problèmes. Qui plus est, trois ans après avoir emménagé dans l'immeuble de la Cité Pigalle où cet homme résidait depuis 6 ans déjà. Autant dire qu'il n'y avait rien de tout à fait logique dans cette hypothèse. Pourtant, elle semblait être la seule à faire surface à ce jour.

William, impatient, toqua à la porte du bureau. Philippe sursauta et le regarda, interrogateur.

- Je viens quand il ne faut pas ?
- Non, non. Pardon, je réfléchissais. Installez-vous.

William s'assit pour la toute première fois de l'autre côté du bureau. Il prenait la place de ceux qu'il avait viré, engagé, engueulé, félicité, refusé...Il s'en était passé, des choses dans ce fauteuil où il n'avait jamais posé ses fesses. Il ressentait comme une sorte d'inconfort, à se trouver assis là, en face d'un homme qui pourrait être son patron, si le destin avait fait les choses autrement.

- Vous connaissez Mlle Parks depuis combien de temps ?
- Deux ans, depuis que je l'ai engagé.
- Pourquoi ce poste, d'ailleurs ? C'est plutôt rare de voir de tels horaires.
- A l'époque, mes gars travaillaient lentement et j'avais besoin de quelqu'un pour finir le travail. J'avais crée un poste en plus pour y remédier.
- Pourquoi elle ?
- C'est la seule personne insensée que j'ai rencontré. Il faut être plutôt fou pour accepter un tel poste.
- Vous pensez quoi d'elle ?
- Elle est efficace. Discrète, ne cherche pas de problèmes, fait ce qu'on lui demande. Elle travaille même mieux que mes trois meilleurs gars réunis !
- Vous avez une liaison avec elle ?
- Pardon ?

La question surprit William tant il ne l'attendait pas. On la lui avait déjà posé de nombreuses fois, mais ça s'était arrêté à des boutades, rien de plus.

- Avez-vous une relation avec Madison Parks ?
- Non, bien sûr que non, je suis marié et...
- Et alors ? Beaucoup d'hommes mariés trompent leurs femmes.
- Désolé, mais ce n'est pas mon cas. J'aime ma femme. Et Madison est tout sauf mon genre de fille.
- Comment ça ?
- Elle ne sort pas, ne fait rien de sa vie, ne rencontre personne, ne parle pas, ou le plus souvent pas gentiment. Je suis déjà bien heureux de l'avoir amadoué et de la

comprendre un peu. C'est une fille...compliquée.

- J'ai cru comprendre, en effet. Pourquoi avoir changé ses horaires ?
- Par contrainte. Mes supérieurs n'ont pas compris l'intérêt de ce poste. Ils ont demandé à ce qu'il soit supprimé.
- Vous pensez qu'elle aurait pu commettre ce meurtre ?
- Non. Elle est bizarre, pas très sympa et compliquée à comprendre, mais elle n'aurait jamais fait de mal à qui que ce soit.

Il était formel. A son ton grave, son affirmation sans sourcilier, il croyait dur comme faire qu'elle était innocente. Et Philippe était persuadé qu'il avait raison.